

épik

KARIN SERRES



葉の国の子

HAPPANO KO

LE PEUPLE DE FEUILLES

ROUERQUE

Présentation

Pourquoi Madeleine, du quartier France 45-67, se réveille-t-elle un matin, effrayée, en découvrant que ses mains sont devenues vertes ?

Lui fait-on tester un nouveau jeu de réalité virtuelle, sans qu'elle le sache ?

Car désormais c'est l'occupation principale, sur Terre : jouer !

La planète est devenue une ville infinie où tout travail a été aboli, maintenant que les machines s'occupent de tout.

Pendant ce temps, de l'autre côté de la Terre, dans le quartier Japon 23-58, Ken se réveille aussi avec les mains vertes.

Mais lui n'a pas peur, car il sait que les mains vertes donnent des pouvoirs...

De la même autrice au Rouergue

Pourquoi tu cours ? – 2009, roman zigzag (ill. Anne-Charlotte Gautier)

Tricot d'amour – 2010, roman zigzag (ill. Mathieu Demore)

Soupe de maman - 2011, album jeunesse (ill. Clémence Pollet)

Uik – 2011, album jeunesse (ill. Till Charlier)

Illustration de couverture : © **Patrick Connan**

Graphisme de couverture : **Olivier Douzou**

© Éditions du Rouergue, 2018

www.lerouergue.com

épik

Karin Serres

HAPPA NO KO
le peuple de feuilles

*Pour ce projet, l'autrice a été lauréate
de la résidence « Hors les murs » de l'Institut
français. Elle remercie toutes les personnes
qui l'ont soutenue autour de son séjour
au Japon, notamment Megumi Ishii
et le théâtre Za-Koenji, à Tokyo.*

Pour Agathe
Pour Sophie

1. Madeleine

Madeleine était assise sur un banc au fond du dôme-parc, au pied de la grande paroi courbe sur laquelle un paysage splendide était projeté : des arbres aux feuillages variés, dont certains commençaient à roussir, sous un grand ciel bleu traversé par quelques nuages. Kilt écossais à dominante de gris, pull bleu marine à col en V sur chemisier blanc, chaussettes blanches, baskets et cheveux attachés, elle ressemblait à toutes les filles de son école. À part ses gants, incongrus, en coton blanc. C'était le début de l'automne, des oiseaux chantaient, quelques feuilles tombaient du haut des arbres virtuels alentour, l'air sentait l'automne, et la lumière solaire, claire et vive, donnait à Madeleine l'impression de respirer plus largement que dans le jour artificiel qui régnait sur la ville.

Il y avait peu de monde à cet endroit du dôme. C'est la raison pour laquelle la jeune fille avait choisi ce banc, la veille, et y revenait aujourd'hui. Pour être seule. Madeleine poussa un soupir. Il fallait qu'elle vérifie à nouveau. Tournant le dos au lampadaire-caméra

le plus proche, elle tira lentement sur les doigts de son gant droit pour l'enlever, redoutant ce qu'elle allait découvrir.

La veille au petit jour, un mardi, quand la sirène du matin l'avait réveillée comme d'habitude, Madeleine avait eu un choc : la dernière phalange de chacun de ses dix doigts était verte. Comme si quelqu'un avait joué à les peindre, une par une, pendant qu'elle dormait. Après avoir inspecté le reste de son corps pour vérifier qu'aucune autre partie n'avait subi la même transformation, Madeleine avait longuement lavé ses mains avec du savon, frottant de plus en plus fort, mais le bout de ses doigts était resté vert. Décontenancée, la jeune fille avait enfilé une paire de gants de jeu en coton blanc pour cacher cette incongruité avant de partir en cours. Régulièrement, pendant la journée, une vague inquiétude l'avait saisie : est-ce interdit d'avoir le bout des doigts verts ? Serait-ce une maladie qui pourrait s'étendre au reste de son corps ?

L'imagination de Madeleine démarrait au quart de tour. Le seul moyen de stopper son escalade, c'était de vérifier les faits. Mais impossible d'ôter ses gants à l'école ou dans la rue, quadrillées par les caméras de surveillance comme tous les espaces publics. Voilà pourquoi, après les cours, la jeune fille avait rejoint le dôme-parc qu'elle adorait, pour aller s'asseoir sur le banc le plus éloigné des lampadaires-caméras. Lorsqu'elle avait ôté ses gants à l'abri des regards, sa gorge s'était serrée : l'étrange teinte verte couvrait maintenant les deux dernières phalanges de ses doigts

et ses pouces étaient entièrement verts. La jeune fille pouvait bouger ses doigts comme avant, elle sentait la douleur si elle les pinçait, mais cette couleur était vraiment bizarre.

Que faire ? À qui les montrer ? *Qui pourrait m'aider ?* se demanda-t-elle. Puis elle se raisonna : *C'est si absurde que ça ne peut pas durer. Ce vert va sûrement repartir comme il est venu, pas la peine de m'inquiéter.*

Madeleine avait donc renfilé ses gants avant d'aller jouer quelques heures dans la salle d'arcade à côté de chez elle, pour se changer les idées. Là, ses gants passaient inaperçus. Tous les jeunes qui l'entouraient en portaient pour ne pas abîmer les écrans tactiles. Petit à petit, le vacarme habituel l'avait calmée. Jouer avait le pouvoir de lui vider complètement la tête. Jouer aux ROUES DE LUMIERE, surtout. Leur grand double cercle était divisé en 32 segments qui s'éclairaient alternativement au rythme de la musique et que Madeleine devait frapper le plus rapidement possible. Au fur et à mesure des niveaux de jeu, le délai de réponse raccourcissait, les segments s'allumaient plus vite, il fallait les combiner ou glisser de l'un à l'autre.

Debout sur la pointe de ses baskets face à l'écran vertical, Madeleine adorait ce dialogue avec sa machine-jeu lumineuse. Concentrée, elle ne percevait plus les autres joueurs, hypnotisés eux aussi par l'écran circulaire de leur machine, de part et d'autre de la sienne. Bras levés, elle dansait son propre ballet frappeur en suivant le rythme effréné du programme de jeu, bercée par le brouhaha familial.

Lorsqu'elle était rentrée chez elle, avant le couvre-feu, l'étrange couleur verte avait encore progressé, teintant désormais toute la longueur de ses doigts, mais Madeleine était si détendue qu'elle s'était endormie pleine d'espoir en pensant : *Apparue pendant la nuit, cette couleur absurde disparaîtra sûrement de nuit aussi.*

Mais le lendemain, à son réveil, ce matin même, ses mains étaient entièrement vertes. Vertes comme du sirop de menthe, de la purée d'algues ou de petits pois. La couleur avait gagné ses paumes. Ses ongles verts ressemblaient à des écailles de poisson. Les plis sur ses jointures et les lignes à l'intérieur de ses mains étaient d'un vert un peu plus sombre. Ses doigts verts fonctionnaient toujours normalement, elle pouvait les plier, les écarter, les regrouper, agiter ses mains vertes comme deux étoiles de mer vivantes, lever un doigt vert, deux, trois, serrer ses poings verts, frapper sa couette...

Assise au bord de son lit, Madeleine avait tenté de calmer les questions qui tournaient dans sa tête : *D'où vient cette couleur incompréhensible ? Est-ce que j'ai touché quelque chose qui a déteint sur moi ? Est-ce une réaction chimique ? Une allergie ? Est-ce que je moisis ? Petit à petit, la moisissure va gagner tout mon corps et je vais me couvrir d'un pelage verdâtre de plus en plus épais, si puant qu'à la fin, les parents seront obligés de me jeter dans le broyeur ?*

Heureusement, elle avait dû partir en cours. Toute la journée, elle avait lutté contre des accès de panique. Maintenant, de retour dans la solitude du dôme-parc, il fallait qu'elle vérifie à nouveau. Après un coup d'œil

pour contrôler que personne n'approchait, la jeune fille prit une grande inspiration et retira son gant droit d'un seul coup : sa main droite était verte mais la teinte s'arrêtait toujours au poignet. Idem pour la main gauche. La progression du vert avait stoppé. Ouf !

Il y avait forcément une explication rationnelle. « Chaque système est basé sur sa propre logique », apprenaient-ils en cours. Une idée la traversa : *C'est peut-être un nouveau jeu de réalité augmentée ?*

Pleine d'espoir, elle sortit son portable de la poche de son kilt pour vérifier, tapa mains vertes jeu et tomba sur *Mes petites mains vertes*, un Memory en ligne pour enfants à partir de 3 ans, avec des dessins de fleurs à appairer. *Non*, pensa-t-elle.

Elle corrigea sa saisie : avoir les mains vertes. L'écran afficha être en harmonie avec les plantes, savoir comment s'en occuper, les planter, les tailler, les arroser. *Houlà, un site périmé*, constata-t-elle, *plus personne ne s'occupe de plantes aujourd'hui*.

Elle modifia sa recherche : peau verte jeu, et tomba sur une bourse d'échanges en ligne de figurines de jeu, notamment des orques et des gobelins.

Elle soupira et précisa : peau couleur verte et aboutit à une page d'histoire ancienne, Une peau verte ou pâle indique une chlorose, morbus virgineus ou febris alba, anémie des jeunes filles qui donne une teinte verdâtre au teint de la patiente. Le soin prescrit au Moyen Âge : poser une truite vivante entre les seins de la jeune patiente...

Grognant entre ses dents, elle tapa rapidement : Couleurs mains vert et une rubrique mode s'ouvrit : Sac à main vert ? Pas facile à porter...

Énervée, Madeleine coupa son portable qu'elle renfonça dans la poche de son kilt et elle se recroquevilla sur le banc froid. Elle se sentait seule, tout à coup. Seule avec ce problème aussi idiot que désagréable. Au loin, elle entendait des rires, le rebond des ballons sur les terrains de sport et les murmures de promeneurs qui se croisaient dans d'autres allées.

À qui demander conseil ? se demanda-t-elle. Aux parents ? Ils s'inquiètent trop vite pour moi, ils vont paniquer. À mes amis ? Pour risquer qu'ils me regardent comme un monstre ? Non, il n'y a rien à faire, en tout cas rien dans l'immédiat. Mais il faut que tu reprennes ton calme. Respire à fond, Madeleine. Inspire par le nez, souffle par la bouche. Lentement. Profondément. Avec ton ventre. Voilà.

L'air sentait fort l'automne, humide et chaud à la fois. Des oiseaux invisibles chantaient dans les arbres et les feuilles mortes tombaient autour de Madeleine dans un léger bruit de papier. Sauf une qui resta en l'air. Puis une autre, à la limite de son champ de vision. Lentement, elle tourna la tête vers la gauche : les feuilles mortes tombaient sur une forme transparente qui les soutenait dans le vide, comme collées à rien. Plus les feuilles tombaient sur la forme, plus elles la révélaient.

Madeleine plissa les yeux et resta immobile pour ne pas effrayer cette chose, quelle qu'elle soit. Le spectacle des feuilles comme aimantées par la forme transparente était d'une grande beauté. Était-ce une nouvelle sculpture animée du dôme-parc ? La silhouette sans matière avait la taille d'un enfant. On aurait dit une

forme humaine qui se tenait debout : deux bras, deux jambes, un tronc qui les réunissait et comme une tête au sommet, enfin, une boule allongée, sans traits de visage.

La forme bougea. Elle était vivante ? Mouchetée de feuilles, elle fit quelques pas en avant puis esquissa un mouvement de danse. Madeleine eut envie de rire. *Qu'est-ce que c'est que cette créature ?* se demanda-t-elle avec amusement. Elle se sentait légère, tout à coup. Elle n'avait qu'une envie : rester sur ce banc, tranquille, à regarder la silhouette transparente qui se couvrait progressivement de feuilles multicolores et tournait sur elle-même, si gracieuse...

Mais la première sirène du couvre-feu déchira l'air doré. Les vidéoprojecteurs, les haut-parleurs, les diffuseurs d'odeurs se coupèrent net, et le paysage, les sons d'oiseaux et le parfum d'humus disparurent, révélant la structure du dôme-parc : des pylônes et des bancs synthétiques sous une voûte en béton, pointillée de lumières clignotantes. Elles indiquaient la sortie vers laquelle les visiteurs se hâtaient sous l'œil des lampadaires-caméras qui balayaient l'espace en cliquetant. Vite, Madeleine renfila ses gants et suivit la foule pour rentrer chez elle dans l'heure.

Elle habitait au 14^e étage d'une tour semblable aux autres, le long d'une avenue sillonnée au sol par les navettes argentées qui traversaient la ville du nord au sud. Perpendiculaires à ces lignes, des rails aériens soutenant d'autres navettes suspendues traversaient la ville d'est en ouest, au-dessus des rues. Reliés par des

ascenseurs, les deux réseaux de voies parallèles quadrillaient toute la ville. En un seul changement, on atteignait n'importe quelle destination. Derrière les petites fenêtres circulaires des navettes, le paysage ne variait jamais : des tours, des tours, des tours à perte de vue. Le ronflement de cette circulation incessante ne s'éteignait que la nuit, pendant le couvre-feu, quand avenues et rues désertes n'étaient plus sillonnées que par de rares machines-police au radar sifflant.

Madeleine marchait sur le trottoir au milieu du grouillement humain. La foule avançait en deux flots opposés qui se hâtaient vers leur domicile avant la deuxième sirène du couvre-feu. Avec la montée des eaux, les terres habitables s'étaient réduites, à la surface du globe. Grâce à l'énergie inépuisable générée par la Découverte, les villes s'étaient alors tellement développées en hauteur et en largeur pour répondre à la densité de la population qu'elles n'en formaient plus qu'une seule, infinie, divisée en secteurs. Toute la surface urbaine était occupée par des tours qui empiétaient salles de jeux, terrains de sports couverts, écoles, dômes ou bazars, puis habitations jusqu'à une hauteur telle que la lumière du jour n'atteignait plus les trottoirs, éclairés artificiellement.

Pressée de rentrer chez elle, Madeleine passa son bracelet devant le capteur pour ouvrir la porte de sa tour, encadrée par un gymnase sur la droite et un club de jeux de société pour personnes âgées sur la gauche. Elle fit de même pour appeler l'ascenseur, entra dans la cage métallique avec trois habitants inconnus, se